

INSTITUT DES ARTISANS CANADIENS.

Nous avons assisté hier soir à l'interessante séance donnée à la salle de l'Union St. Joseph, rue Ste. Catherine, à l'occasion de la ré-ouverture des classes de l'Institut des Artisans Canadiens.

L'auditoire qui était très nombreux se composait de citoyens intelligents et instruits qui étaient venus entendre l'un des plus convaincus et des plus ardents promoteurs du progrès industriel : nous voulons nommer M. L. O. David, un des rédacteurs de l'*Opinion Publique*.

M. A. A. C. Larivière, le digne président de l'Institut des Artisans Canadiens, ouvrit la séance par d'interessantes considérations sur la fondation de l'Institut des Artisans, ses progrès, son importance et l'influence qu'il devra avoir sur le développement de l'industrie. La fondation de l'Institut des Artisans Canadiens remonte à six années, et si, dit-il, nous n'avons pas eu peut-être tout l'encouragement que l'on aurait pu nous donner, nous sommes cependant aujourd'hui en mesure d'offrir des résultats appréciables. En effet, nombre d'artisans qui depuis sont venus ici puiser des connaissances utiles et indispensables, ont avoué qu'ils devaient leur avancement et les succès obtenus à l'Institut des Artisans Canadiens. Cet Institut ne contribue pas seulement à la diffusion des lumières parmi la classe ouvrière : il a servi aussi à nous rendre la part d'influence à laquelle nous avions droit dans la Chambre des Arts et Manufactures. Car la loi qui crée l'Institut des Artisans nous donne aussi le droit d'envoyer annuellement à la Chambre des Arts et Manufactures une délégué recrutée parmi les membres de cet Institut dans la proportion de un pour vingt membres. Cette mesure nous a permis de ressaisir l'influence à laquelle nous avions droit dans cette Chambre et nous a permis de constituer un sous-comité composé en majorité de Canadiens-français et aussi d'être comme son Président le Président même de l'Institut des Artisans Canadiens. Et cette influence dont nous disposons dans cette Chambre des Arts et Manufactures, nous l'avons employée pour lui imprimer un mouvement de progrès et protéger nos compatriotes relégués jusque là dans l'ombre. Un autre résultat que nous avons aussi à invoquer est celui de la tenue de l'Exposition à Québec, où nos nationaux ont obtenu pleine justice.

M. Larivière, après avoir énuméré tous les bienfaits et les heureux résultats produits par l'Institut des Artisans, termine en disant que nous allons avoir la bonne fortune d'entendre un des plus dévoués défenseurs de nos intérêts industriels.

Et M. L. O. David monte à la tribune au milieu des applaudissements prolongés de l'auditoire.

Nous regrettons de ne pouvoir donner une esquisse aussi longue que nous l'aurions désiré, de l'interessante conférence de M. David, dont les écrits et les efforts pour améliorer notre condition matérielle sont si bien appréciés. L'habile conférencier, après avoir tracé un parallèle entre nos compatriotes et les Anglais, a fait ressortir notre infériorité industrielle et notre apathie vis-à-vis de ces derniers dont l'esprit pratique et porté à la spéculation s'empare de toutes les sources de richesse et de production. Il est vrai, a-t-il dit, que la nationalité canadienne française a une mission à remplir, mais la providence est avec ceux qui travaillent et savent tirer parti des richesses et des moyens de prospérité et de progrès dont ils peuvent disposer. Sans doute que nous avons un passé glorieux, mais ils ne suffit pas de chanter les gloires de la patrie et se reposer sur les lauriers cueillis par nos ancêtres. Il faut l'avouer, le contraste de notre pauvreté industrielle comparé avec l'esprit d'entreprise de nos compatriotes d'origine étrangère n'est pas du tout à notre avantage, toute humiliante que soit la comparaison pour nos susceptibilités et notre amour-propre national. Après avoir constaté notre infériorité sous le rapport du progrès matériel, où en rechercherons-nous les causes ? Nous les trouvons dans l'absence d'une éducation conforme aux aspirations et aux exigences de ce progrès et de cet avancement matériel. En effet, les professions libérales sont encombrées lorsqu'il nous faudrait surtout d'habiles mécaniciens, des ingénieurs, des architectes, des marchands, etc., etc. Le développement de l'agriculture est aussi un des grands secrets matériels, mais il faut nécessairement qu'il soit appuyé par l'industrie. Le Bas-Canada possède tout ce qu'il lui faut à ce sujet, et ses richesses forestières et minérales, ses immenses pouvoirs n'attendent qu'une intelligente exploitation pour changer en quelques années la face du pays et produire partout l'aisance et la prospérité. Il est évident que nous traversons en ce moment une période critique et il nous faut secouer notre apathie pour toutes les choses qui peuvent seules conduire à notre prospérité, si nous voulons échapper aux dangers qui nous menacent. Il nous faut donc nous hâter de nous emparer des richesses que nous possédons et les exploiter si nous ne voulons point qu'elles retombent en des mains étrangères et perdre ainsi toute l'influence et les avantages que nous pourrions utiliser pour occuper en ce pays la position à laquelle nous avons droit. Et c'est par l'établissement de manufactures, par la création de nouvelles industries que nous arriverons à détourner le courant d'émigration qui se dirige sans cesse vers les Etats-Unis.

Cette attachante lecture dont nous n'avons qu'une pâle analyse fut maintes fois interrompue par les applaudissements de l'auditoire qui a écouté avec un vif intérêt la parole ardente et convaincue de l'habile conférencier.

L'Hon. Proc.-Général Ouimet est appelé par le Président à prendre la parole. En substance, il dit, pour répondre à la conférence de Mr. David, il faudrait avoir eu le temps de préparer un travail aussi étudié et aussi habile que le sien. Il approuve la plupart des idées émises par M. David. Néanmoins, l'Hon. Procureur-Général protesta contre l'opinion que les Canadiens-Français sont inférieurs aux Anglais. Cette infériorité le choque. Suivant lui, elle n'existe pas et l'on a tort de la proclamer.

En fait d'industrie, en fait d'intérêts manufacturiers, l'Hon. Procureur-Général, en admettant les doctrines du conférencier, pense cependant qu'on ne doit pas pousser à l'extrême ces principes industriels. Il revendique les droits de l'agriculture et met en fait qu'on ne peut plus trouver de main-d'œuvre pour les travaux de la campagne. Si l'on tournait tous les efforts du côté de l'industrie, on ruinerait l'agriculture.

M. David fit à cela une réponse toute victorieuse : "C'est vrai ; les bras manquent à l'agriculture, a dit M. David, mais pourquoi ? Si l'on avait su retenir les milliers de compatriotes émigrés aux Etats-Unis, si l'on avait su et voulu, au moyen d'un encouragement efficace donné à l'agriculture et à l'industrie, retenir ici les Canadiens-Français, verrait-on cette absence de main-d'œuvre si préjudiciable à l'agriculture ?

M. David se récria contre l'interprétation donnée à ses paroles au sujet de cette fameuse infériorité des Canadiens-Français en regard des Anglais. Les Anglais peuvent être pauvres et riches ; mais cela tient à des circonstances exceptionnelles de position

et de caractère et il est en fait que grand nombre de ces Canadiens-Français, également bien placés, ont au moins aussi bien réussi que les Anglais."

En somme, M. David a lu un travail fort recommandable. Nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître chez le lecteur une grande sincérité, des études profondes, un style clair et riche, une connaissance complète du sujet qu'il traite. Son programme industriel nous va à merveille. Là où nous cessons d'être d'accord, c'est dans les quelques réflexions faites sur le compte de feu l'Hon. Ls. Joseph Papineau. Ce que nous avons publié sur célèbre orateur nous met à l'abri de toute accusation de partialité, et l'on comprendra que nous ne puissions adosser tous les éloges décernés par M. David à la mémoire de l'illustre défunt.

Après quelques paroles de M. le Président au lecteur et au public qui venait encourager par sa présence les séances de l'Institut des Artisans Canadiens,

M. Boudrias donna quelques statistiques sur le nombre des artisans fréquentant les classes, et l'assemblée se dispersa. — *La Minerve*.

A ces remarques bienveillantes de la *Minerve* nous n'avons rien à ajouter. Tout le monde a compris que le désir de critiquer a seul pu inspirer l'hon. procureur-général. Qu'il soit content de l'état de choses actuel, c'est naturel ; mais ce n'est pas une raison pour empêcher qu'on cherche encore à être mieux, à améliorer la position du Bas-Canada.

D'ailleurs, après ce que nous avons dit des Canadiens Français, il n'était pas juste qu'il vint chercher à soulever les préjugés contre nous, en faisant croire que nous avions dit d'une manière générale que les Canadiens-Français étaient inférieurs aux Anglais. Un orateur de *husting* qui veut faire flèche de bois aurait pu se servir de ce moyen-là, mais pas un procureur-général et dans une pareille circonstance.

Pour moi, a dit l'hon. procureur-général, je ne me crois pas inférieur à personne, et j'en dis autant de mes compatriotes.

Il ne suffit pas de dire ces choses-là, il faut les prouver. Les grands hommes et les grands peuples ne sont pas ceux qui, satisfaits de ce qu'ils sont, dorment sur la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Vanter sans cesse quelqu'un n'est pas le meilleur moyen de lui prouver son amitié et de lui faire des progrès. Le dévouement consiste à dire à ceux qu'on aime des vérités utiles.

L. O. DAVID.

CAUSERIE.

"Mon mari prétend qu'il n'a jamais rien vu de comparable à moi, disait une sémillante petite brune à son amie ; dernièrement encore, c'était après la soirée chez toi, il m'avoua que j'étais infiniment supérieure à toutes celles qui se trouvaient là, je suis, parait-il, sans égale !"

"Il ne faut pas croire tout ce que disent les maris, répliqua son amie avec un peu d'humeur et quelque peu froissée de l'enthousiasme exclusif de cet époux, qui ne voulait admirer rien autre chose que les séductions de sa moitié, négligeait imprudemment de lui recommander la discrétion en matière aussi importante.

"Sans doute qu'il ne faut pas tirer vanité des louanges que prodiguent les maris et les amants," reprit la jeune femme me racontant, quelques jours après, sa conversation avec l'incomparable, "aussi lui ai-je conseillé assez sèchement de ne pas se laisser étourdir par ses élans d'admiration conjugale. Et d'ailleurs, à cette même soirée, M. Chose, causant de moi avec mon cousin, ne s'écriait-il pas : Toutes ces jeunes personnes sont charmantes, mais cette petite les efface toutes !"

Que c'est donc comode d'avoir un mari ou amant pour s'entendre chanter de pareils hymnes ! pensais-je en moi-même.

Ceux qui connaissent Nina insinueront peut-être avec une malice perfide qu'elle ne dut pas se borner à penser. Je les prévins d'avance que ce sera une noire calomnie ; car sa bouche resta close, lorsqu'elle roulait dans sa cervelle les exclamations plus haut mentionnées.

Que voulez-vous, toutes les femmes naissent avec le désir de régner ; le diadème est la parure quelles envient, et leurs pieds légers escaladeraient si facilement les degrés d'un trône, que je ne vois pas pour elles la nécessité de s'appuyer au bras d'un mari ou d'un M. Chose pour arriver au faite des honneurs.

A propos, je conseille aux amoureux de se défer des belles qui désignent quelqu'un de leurs amis sous le pseudonyme de M. Chose, si, poussant l'ignorance jusqu'au bout, ils contraignent ces mémoires infidèles à prononcer le nom qu'elles affectent d'oublier. le trouble de la malheureuse indiquera suffisamment à l'observateur qu'il est sur la voie des découvertes....

Toujours, M. Chose est un amant, son nom est un mystère ; un mystère qui étrangle la voix et qui devient une chose fort grave à articuler.

Quel magnifique stratagème pour appeler la foudre sur la tête d'une coquette ! Quoi de plus innocent et de plus naturel d'ignorer ce qu'elle veut et ne veut pas dire ? Vous l'aidez même dans ses recherches, feignant de ne pouvoir saisir le nom barbare Goth ou Vandale qui embarrasse la mémoire de mademoiselle, dont la confusion augmente à mesure que vous l'égariez dans un labyrinthe de citations d'où elle ne sortira que pour éprouver la dernière torture qui mettra le sceau à votre vengeance, se résignant enfin à balbutier le nom terrible que vous avez toujours eu la malicieuse adresse d'éviter. A sa place, j'aimerais mieux épeler Nabuchodonosor.

Mes amis vont sans doute me garder rancune pour avoir livré un secret d'Etat ; elles me lanceront à la face les épithètes de traître et d'espion, en me conduisant au gibet.

J'invite le public au spectacle : il sera beau de voir ces gentils démons féminins, l'œil en feu et le sourire de dédain sur les lèvres :

Il y en a de toutes les couleurs et de toutes les proportions ; des bustes fortement dessinés avec des yeux bruns limpides et des traits à l'expression calme et reposée ; des têtes blondes aux fraîches nuances sur des blanches épaules légèrement arroudiées, des minois aériens dont la ceîle élégance rappelle les formes fantastiques du rêve : tout ce que vous voudrez, enfin, de suave et de doux, de gracieux et de piquant. Ah ! il me semble les voir, je me sens rougir jusqu'à la racine des cheveux ! Pourquoi ai-je voulu soulager une partie de l'humanité

souffrante aux dépens de l'autre ? Est-ce que l'humanité souffrirait plus au masculin ? Je n'ai pourtant jamais approfondi cette question, voilà comme on se crée des embarras à suivre la pente naturelle.

NINA.

L'ARTISAN JACQUES.

Il était grand, il était robuste, il était fort.

Le matin, avec le lever de l'aurore, il commençait son travail ; le crépuscule arrivait et l'artisan Jacques travaillait encore.

Il travaillait, et les sueurs inondaient ses joues et souillaient sa blouse de toile bleue.

L'œil fixe, le front courbé, tout entier à son œuvre, il imprimait à son travail la direction et la rectitude de son génie d'ouvrier.

Parfois, sa grosse main calleuse et appesantie par la fatigue, venait s'abattre sur sa mâle figure. Il relevait alors les yeux et fixait une petite chaumière qui se dessinait dans le lointain, il marmotait des mots que la brise emportait. Puis un sourire passager se dessinait sur ses traits rudes et sévères : il avait pensé au seul bien qu'il possédait sur la terre, à sa femme et à ses enfants.

Puis, comme animé par une ardeur nouvelle, il saisissait son outil avec une étreinte effroyable. Et il domptait la matière en lui faisant subir les transformations qu'il voulait.

Pour l'artisan Jacques, point de repos.

Quand le soleil était dans tout son éclat, quand la nature invitait au repos, quand l'oiseau chantait dans la feuillée, quand le ruisseau murmurait dans la prairie en fleurs, quant tout le village était liesse : Jacques travaillait.

Quand le temps était sombre et l'atmosphère chargé, quand la tristesse de la nature donnait aux âmes sensibles l'effroi et la mélancolie qui naissent des mauvais jours, quand le vague et indéfinissable ennui s'emparait du riche et le détournait de son occupation : Jacques travaillait.

Pour l'artisan Jacques, point de mauvais jours et point de beaux jours. Son établi combait tous ses vœux.

Et l'artisan vieillit avec ces habitudes

Et le travail journalier et assidu avait amené l'aisance au sein de la famille.

Naguère il était pauvre, maintenant, l'avenir est plus riant. Pour Jacques, cela ne s'appelle pas la richesse, mais cela s'appelle le bonheur : il a gagné son pain par le travail honnête de ses mains.

Quel contraste avec ses premières années ! C'était bien triste alors ! La recette de chaque jour ne suffisait pas pour la dépense. Le gousset était toujours vide et l'estomac n'était pas suffisamment rempli. Quel mauvais grabat lui servait de couche ! S'en plaignait-il ? Jamais. Il savait attendre et compter sur ses bras.

Parfois il regardait avec tristesse une figure amaigrie, pâle par les larmes et la souffrance, une femme trop faible pour allaiter un tout petit être, qui élevait en haut deux petites mains suppliantes. C'était sa femme ! c'était son enfant !

Pas un mot n'échappait de la bouche de Jacques à ce spectacle affreux. Pas une larme ne venait mouiller sa paupière.

Il pensait ! et l'énergie du désespoir se liait sur sa figure.

Et les nuits étaient longues d'insomnie.

Les mauvais jours sont passés.

Voyez-vous cet homme déjà arrivé à l'âge mûr ? Il chemine gaiement vers sa maison. Un rayon du soleil couchant vient éclairer sa bonne et franche figure d'artisan. Voyez-vous comme cet œil s'anime à la vue des deux enfants qui accourent au devant de lui ? Entrez avec lui. Ce n'est plus la mauvaise chaumière d'autrefois. Une jolie maisonnette l'a remplacée ; bien propre, bien riche dans sa simplicité, avec sa toiture rouge, ses pignons blancs et ses persiennes vertes. Et, à l'intérieur, quelle propreté et quelle fraîcheur ! Tout est bien là, à sa place. Et dans l'âtre, quel bon feu pétillant !

Voyez-vous cette femme acorte, vive, souriante, aux joues potelées, à la démarche libre et dégagée ?

Elle tourne, avec une broche, un gigot succulent qui répand dans l'appartement une odeur appétissante.

— Jacques, es-tu fatigué ? dit la femme.

Et Jacques, tout entier au bonheur domestique, jouait en faisant sauter sur ses genoux deux enfants, gros, gras, aux joues vermeilles, aux cheveux bouclés, aux naïves gaietés.

— Papa, disait la petite fille, j'ai appris à tricoter : maman me l'a montré aujourd'hui.

— Papa, disait le petit garçon, j'ai appris aujourd'hui à lire mes lettres : le maître me l'a enseigné.

Et Jacques, ivre de bonheur, jetait les yeux en haut. Il ne parlait pas, il pensait ! Et sa poitrine se gonflait, et des élans de reconnaissance s'en échappaient, allant jusqu'au pied du trône de l'Eternel !

L'artisan vécut ainsi.

Il avait trouvé l'aisance et le bonheur dans le travail.

Parfois les grands de la terre passaient devant sa modeste chaumière et élaboussaient, en passant, le modeste ouvrier. Jacques, content de son sort, n'enviait pas ces chevaux fringants et richement pomponnés, ni ces attelages dorés, ni ces voitures douillettement rembourrées et fraîchement revernies, ni ces habits aux fines étoffes. Lui aussi avait le vêtement. Que lui importait qu'il fût rude !

L'ouvrier était citoyen : Jacques aimait son pays.

Parfois, le soir, il prenait par la main son fils, premier né, et il l'entraînait sous le tilleul qui abritait de ses longs rameaux la toiture de la chaumière. Il le faisait asseoir à côté de lui. Alors il lui inculquait ses idées sur les choses de son pays.

Jacques joignait à un sens droit, une âme ardente. Il disait à son fils des paroles pénétrantes :

Dieu règne dans le ciel et y commande.

Une autorité règne sur la terre, dans la société, et y commande.

L'une reflète de l'autre : toutes deux veulent et doivent être obéies.

Aime ton pays qui te protège ; aime ta patrie qui t'a adopté dans son sein.

Aime la liberté qui est la justice.

Aime la justice parce quelle est la liberté.

Dis : mort au traître qui usurpe les droits de l'homme libre. Fuis le charlatan politique qui exploite ton ignorance à son ambition perverse.

Et l'artisan Jacques s'élevait à des considérations plus élevées encore.

L'homme ne s'appartient pas lui-même : il appartient à Dieu.

Que la gloire de Dieu soit le mobile de tes actions.

Aime ton frère s'il te haït ; pardonne-lui s'il t'offense.